— Prov. *Il faut que jeunesse se passe*, Les fautes de la jeunesse doivent être excusées, parce qu'elles appartiennent plutôt à la légèreté de l'âge qu'à la malice de la volonté : *Il n'a que vingt ans* ; IL FAUT QUE JEUNESSE SE PASSE. (Scribe.) ‖ *Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait*, Les jeunes gens manquent d'expérience et les vieillards de force. ♦ *La jeunesse revient de loin*, Proprement, Les jeunes gens se tirent, par la vigueur de l'âge, de maladies qui semblaient mortelles. Se dit aussi pour marquer que les jeunes gens sont capables de revenir au bien après de grands écarts.

Antiq. rom. *Prince de la jeunesse*. V. PRINCE.

— Hist. *Jeunesse dorée*, Jeunes élégants qui se formèrent en faction réactionnaire après le 9 thermidor, sous l'influence de Fréron, et parmi lesquels on comprenait les incroyables, les merveilleuses, etc. ‖ Jeunesse élégante d'une époque quelconque.

— Loc. adv. *De jeunesse*, Des la jeunesse, des un âge peu avancé : *Être accoutumé* DE JEUNESSE *à supporter la fatigue. En Perse, on exerce les loups* DE JEUNESSE *à la danse.* (Buff.)

— Encycl. Physiol. La *jeunesse*[1] quels rêves poétiques n'éveille pas ce simple mot ! Échappé à la faiblesse de l'enfance, riche de souvenirs sans remords, d'espérances exemptes de craintes, initié aux ardeurs de la passion sans en connaître ou en soupçonner les illusions ou les déboires, le jeune homme se sent enfin vivre tout entier. Chaque idée nouvelle est une découverte, chaque sorgeon d'arrivée une nourriture enivrante qui dilate la poitrine, exalte les sens, fait battre le cœur, amène une lampe dans l'œil de l'adolescent fier de se sentir fort, heureux de se sentir vivre, brûlant de communiquer sa vie et de l'épancher au dehors. Aussi, comme dit Walter Scott : « Il existe entre les jeunes gens une sorte de franc-maçonnerie qui leur apprend à s'apprécier mutuellement, sans qu'ils aient besoin de bien longs entretiens, et qui leur fait faire connaissance et les met à l'aise les uns avec les autres en très-peu de temps. Ce n'est que lorsque nous avons puisé la dissimulation dans le commerce du monde, que nous apprenons à cacher notre caractère, à le dérober aux observations et à déguiser nos véritables sentiments à ceux avec qui nous sommes en relation. » Tel est, en effet, la naïve et confiante *jeunesse*. Aussi, comme nous comprenons les malédictions d'Alfred de Vigny contre celui qui attriste la *jeunesse* d'un peuple ! Quand les rides sillonnent le front de l'adolescent, on peut dire hardiment que le doigt d'un tyran les a creusées. Les autres peines du jeune âge lui donnent le désespoir, et non la consternation. Voyez passer en silence, chaque matin, ces étudiants, tristes et mornes, dont le front est jauni, dont la démarche est lente et la voix basse ; on croirait qu'ils craignent de vivre et de faire un pas vers l'avenir. Qu'y a-t-il donc en France ? Un homme de trop.

Pour la médecine, la mal *jeunesse*, presque synonyme d'adolescence, n'en diffère que par des limites assez incertaines. Hippocrate et Aristote, qui fixaient à soixante-dix ans la durée moyenne de la vie, donnaient pour dernière limite de la *jeunesse* l'âge de trente-cinq ans. Ils admettaient que le corps ne se développe que jusqu'à cette époque de la vie, après laquelle commençait le dépérissement. L'opinion d'Hippocrate et d'Aristote peut être exacte si l'on considère en général l'espèce humaine dégénérée et telle qu'elle nous est acquis ou originaire ; mais que de jeunes gens déjà vieux à trente-cinq ans ! Que de vieilles-ses prématurées engeneresse par le vice, sans compter les cas nombreux de dépérissement dus à un germe transmis par l'hérédité !

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'après l'âge de trente-cinq ans le corps peut augmenter beaucoup en embonpoint, surtout chez les femmes après la ménopause ; mais il n'augmente pas en vigueur. Il s'opère en nous une véritable révolution ; les passions et les habitudes changent par suite des modifications physiologiques subies par l'économie.

Le corps humain, en arrivant à l'âge de l'adolescence, est doué, dans tous ses tissus, d'une certaine force ou excitabilité vitale qui doit durer jusqu'à un terme plus ou moins éloigné, mais, pour ainsi dire, déterminé d'avance par la quantité plus ou moins grande de cette force vitale. Celle-ci dépend en grande partie des parents et des races ; car la vigueur et la faiblesse sont également transmissibles par l'hérédité. Or, selon que l'excitabilité initiale des tissus sera épuisée plus ou moins rapidement, la vieillesse et la décrépitude seront plus précoces. Il résulte de là que la vie et la succession des âges qui la composent peuvent être accélérées ou retardées ; et les causes les plus destructives de la force vitale agissent principalement pendant la *jeunesse* : tels sont les excès dans l'alimentation, les abus de la faculté génératrice, etc. On conçoit donc qu'on pourra ménager cette excitabilité vitale en menant une vie régulière, en observant un régime alimentaire sain, la continence et le repos. De cette façon, la déperdition des forces sera lente, la vie sera prolongée.

Il ne faudrait pas croire qu'il existe une certaine somme limitée de forces vitales de l'économie, et que la mort arrive après que celles-ci sont épuisées ; il n'en est pas ainsi, car nous avons deux fonctions destinées à entretenir et à renouveler ces forces, la nutrition et la respiration ; et les forces vitales sont d'autant plus énergiques que celles-ci sont plus actives. De cette activité s'observe principalement pendant la *jeunesse*. La complexion propre à cet âge est ordinairement sanguine, le visage est d'un teint vif et animé ; la peau est souple, lisse, molle et bien tendue ; les chairs sont à la fois fermes et élastiques ; elles ont un brillant embonpoint, sont très-permeables au sphygmogène, à cause de la multitude de vaisseaux qui les traversent. Aussi, la circulation s'opère avec une vivacité et une aisance toutes particulières. Le pouls est vif et plein ; un sang brillant et riche porte la chaleur et l'énergie jusqu'aux extrémités les plus éloignées ; de là naissent cette liberté heureuse, cette prompte alacrité de tous les actes de l'organisme. Un appétit très-ouvert exige beaucoup de nourriture pour fournir, d'ailleurs, à l'accroissement en densité de toutes les parties, et à la réparation des pertes, suite du mouvement impétueux de la vie. La digestion s'exécute sans peine, et un sommeil doux, profond, est accordé par un pays qui aime. Si elle n'était pas guidée par l'amour maternel, elle serait odieuse.

Philippe Huguet, qui voit sans cesse se dresser sur son chemin sa jeunesse comme un obstacle pour l'empêcher d'avancer :

. . . . . Parce qu'en ce temps saugrenu
Pour se faire connaître, il faut être connu;

Philippe, qui est las d'attendre une occasion qui ne se présentera jamais, aime sa cousine Cyprienne. Elle n'a pas de dot ; il faut donc qu'il fasse fortune au plus vite. Néanmoins, il consent à remettre son bonheur à une échéance indéterminée. Malgré tous ses sophismes et quoiqu'il tente de se donner le change, il sent en lui de sourdes révoltes contre ces deux adversaires qui se disputent son âme, sa mère et sa jeunesse. Il veut souffrir ; il voudrait qu'il y eût une guerre à soutenir d'un amour ridicule, tandis qu'Hubert vient demander au lovelace suranné l'explication d'un billet qu'il a déposé dans le manchon de sa femme. Mme Huguet lui fait comprendre qu'un sot ne déshonore que lui, et profite de la lâcheté du parvenu pour lui faire avouer que le billet était destiné à Cyprienne et non à Mathilde. Elle fait ainsi d'une pierre deux coups, en donnant un riche mari à sa nièce et en éloignant Philippe de la tentation de l'épouser. Quand Philippe lui demande pourquoi elle barre ainsi toute issue à son bonheur, elle lui répond par le récit de sa vie passée et de tout ce qu'elle a souffert en faisant un mariage d'amour. ♦ Ce récit froid et tranchant comme l'acier, dit Théophile Gautier, raconte bien des douleurs qu'on n'avoue pas, et cette scène audacieuse et neuve est très-bien faite. » On sent avec une émotion pénible les efforts de cette mère, qui essaye d'étouffer dans son fils la voix de la jeunesse, et qui finit par lui conseiller un mariage d'argent, où il ne trouvera pas le bonheur, mais où il trouvera la richesse. M. Augier s'est tiré avec habileté de cette situation scabreuse.

Philippe fera donc un mariage d'argent ; mais auparavant, il veut jouer son avenir à pile ou face ; il ira à Hambourg risquer sa petite fortune ; s'il la triple, il épousera Cyprienne ; s'il la perd, eh bien ! que la volonté du destin s'accomplisse ! Il revient tout à fait ruiné, mais il se tuerait plutôt que de ne pas épouser Cyprienne, et Mme Huguet finit par consentir à leur mariage.

« L'action de ce drame, dit M. Emile Montégut, est à peu près nulle ; il se compose d'une situation morale et de deux caractères ; mais cette situation morale est bien étudiée et ces deux caractères sont rendus avec une grande force. Les autres personnages ; Cyprienne, Mathilde, Hubert, sont dessinés avec grâce et énergie. Jamais M. Augier n'a été aussi franc, aussi naturel ; jamais il n'a fait un usage aussi parfait de cette familiarité qui recommande son style, jamais il n'a moins donné prise au reproche qu'on lui adresse d'aimer à parler la simplicité. »

Jeunesse (LA SECONDE), comédie de M. Marie Uchard (Théâtre-Français, mai 1859). Cette pièce est plutôt un drame qu'une comédie dans le sens propre du mot ; quoique défectueuse, c'est une œuvre vivante. M. de Lirmay, jeune homme du monde, a gaspillé ses vertus ni grands vices, se prend à cinquante ans d'une de ces passions si violentes à cet âge pour sa pupille, Renée, une jeune fille confiée à sa garde et qui vivait dans sa maison. M. Mario Uchard a su nous rendre sympathique cette jeune fille qui finit par succomber. Bientôt, en effet, le déshonore et de Renée, Julien, qui l'a confiée à M. de Lirmay, avant de partir pour l'Amérique, où il est allé pour essayer de lui gagner une petite fortune. Deux scènes très-vives et très-bien faites se succèdent ; dans l'une, Julien, calme et digne, vient reprocher à Renée la honte dont elle s'est couverte et l'ingratitude dont elle a payé son dévouement ; dans l'autre, Renée, frémissante et ayant horreur d'elle-même, repousse M. de Lirmay, et lui déclare qu'elle ne le connaît plus. Julien exige de Mme de Lirmay le nom du séducteur de Renée, et à son trouble croit que le coupable est son fils ; mais bientôt il comprend que c'est au mari qu'on a pris ; il doit demander une réparation. A ce moment survient M. de Lirmay courbé par le désespoir de sa ruine, car il s'est ruiné dans l'intervalle, et de son amour désormais sans espoir. On doit alors sera la moralité de la pièce ? Elle est tout entière là où elle devait être, dans l'hommage rendu à Mme de Lirmay, aux pieds de laquelle Julien dépose Renée ; et, quand celle-ci, après s'être noblement courbée devant la femme qu'elle a trahie, se relève presque purifiée, qui oserait contester à Julien le droit de lui donner pardon et à ses propres yeux en l'épousant ? Peut-être ce dénouement n'est-il pas très-naturel, mais il est possible, car la passion est si désavouante qu'elle n'est pas toujours vraie, mais il est possible, car la passion est si désavouante qu'elle n'est pas toujours vraie, ayant voulu les forcer à quitter leurs montagnes pour venir s'établir dans les plaines, les tribus tcherkesses refusèrent de se soumettre à cette condition, et résolurent de défendre leur indépendance jusqu'à la mort. Ce fut Jevdokimof que l'on chargea, en 1861, de réduire à l'obéissance ces valeureux fils des montagnes. Après une lutte incessante de trois années, pendant laquelle il enferma l'ennemi dans un cercle de plus en plus étroit et qui se termina par la prise de leur dernier boulevard, la forteresse de Wardern, il ne resta plus aux Circassiens d'autre alternative que de se soumettre ou d'émigrer en Turquie. Le plus grand nombre choisit ce dernier parti ; les autres furent transportés sur la Kouban et leur territoire fut donné à des cosaques russes. Leur vainqueur, élevé au grade de général d'infanterie, comblé d'honneurs et de richesses, revint à Tiflis, où il est resté depuis lors attaché au grand-duc Michel, gouverneur du Caucase.

JEVER, ville de l'Allemagne septentrionale, dans le grand-duché d'Oldenbourg, chef-lieu d'une seigneurie de son nom, à 60 kilom. N.-N.-O. d'Oldenbourg, à 10 kilom. de la mer du Nord, près du golfe de la Johde ; 7,000 hab. Industrie et commerce actifs, alimentés principalement par la préparation du tabac, la fabrication du cuir et celle de la bière. L'port de la ville est situé près d'Hooksiel, village de 850 hab., à peu de distance du golfe de la Johde. Il y existe deux chantiers pour la construction des vaisseaux, et il n'y tient des marchés de chevaux fort animés. La ville de Jever est l'une des plus anciennes de la Frise, car sa fondation remonte au VIe siècle. La seigneurie du même nom, subdivision administrative du grand-duché d'Oldenbourg, faisait partie de l'ancienne Frise ; elle échut, en 1633, à la maison d'Anhalt, et passa avec la princesse d'Anhalt, devenue l'impératrice Catherine II, sous la domination de la Russie, qui jouit ainsi d'une voix dans le parlement allemand. En 1807, l'empereur Alexandre Ier troceua ce pays à la Hollande, et, en 1814, il fut attribué à l'Oldenbourg.

Mlle Révilly celui de Marie, la femme du docteur.

JEUNET, ETTE adj. (jeu-nè, è-te — dimin. de *jeune*). Fam. Tout jeune, extrêmement jeune ; assez jeune :

Filles connais, qui ne sont pas *jeunettes*,
A qui cette eau de Jouvence viendrait
Bien à propos.
LA BRUYÈRE.

— Substantiv. Personne toute jeune : *Notre jeune premier a beau faire le* JEUNET *et le mignon, il n'est, à tout prendre, qu'un vieux fouteur.* (J. Janin.)

JEÛNEUR, EUSE s. (jeû-neur, eu-ze — rad. *jeûner*). Personne qui jeûne, qui observe les jeûnes : *Un grand* JEÛNEUR. *Une* JEÛNEUSE *exacte. Les Orientaux sont des* JEÛNEURS *modèles. Quant aux* JEÛNEURS *de carême, ils mangent par couches, comme les bonnes femmes qui mettent des herbes à distiller.* (Beroalde de Verville.)

JEUPARANA ou **RIO DE MACHADO**, rivière du Bresil, province de Mato-Grosso. Elle prend sa source au versant septentrional de la Cordillière Générale, dans la comarca de Jarucuna, coule au N.-O. et se jette dans la Madeira, vers 8° 10' de latit. S., et 64° 50' de longit. O. Cours de 500 kilom.

JEU-PARTI ou **JEU-PARTIE** s. m. (jeu-par-ti). V. JEU.

JEURES (SAINT-), bourg de France (Haute-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. E. d'Yssingeaux, sur un affluent du Moulins ; pop. aggl., 423 hab. — pop. tot., 2,989 hab.

JEUSSIR v. a. ou tr. (jeu-sir — du lat. *jacere*, être couché). Agric. Syn. de JAVELER, dans les Vosges.

JEVDOKIMOF (Nicolas Ivanovitch, comte), général russe, né vers 1800. Entré de bonne heure dans l'armée, il combattit dans le Caucase sous les ordres de Jevdokimof, s'éleva jusqu'au grade de major et fit, en cette qualité, la campagne de 1829 dans la Turquie d'Asie. De retour au Caucase, il déploya une rare activité dans les luttes intestines avec les montagnards, se distingua dans la campagne contre Dargo, aux sièges de Salti et de Gergebi, devint major général en 1847 et lieutenant général en 1856. Le général Barjatinskiy ayant été nommé général en chef de l'armée du Caucase, la guerre contre les montagnards prit une tournure plus décisive, et Jevdokimof, qui s'était acquis la réputation d'un chef énergique et expérimenté, fut chargé de diriger les opérations immédiates contre le héros des montagnes. Il débuta par la prise du défilé de Goitemir et par la conquête du district de Salatau, s'empara, en 1858, de l'importante position d'Argoun, remporta sur Schamyl et sur Daniel-Beg une victoire près d'Aoul-Ismail, et, le 12 avril 1859, prit d'assaut Weden, résidence du chef caucasien. En récompense de ces succès, qui eurent pour résultat la prise de Schamyl et la complète soumission du Caucase oriental, le général Jevdokimof reçut le titre de comte et fut nommé aide de camp général du czar. Poussés par la force des événements, les habitants du Caucase accidental s'étaient également décidés à reconnaître la suzeraineté de la Russie ; mais le gouvernement russe, ayant voulu les forcer à quitter leurs montagnes pour venir s'établir dans les plaines, ses tribus tcherkesses refusèrent de se soumettre à cette condition, et résolurent de défendre leur indépendance jusqu'à la mort. Ce fut Jevdokimof que l'on chargea, en 1861, de réduire à l'obéissance ces valeureux fils des montagnes. Après une lutte incessante de trois années, pendant laquelle il enferma l'ennemi dans un cercle de plus en plus étroit et qui se termina par la prise de leur dernier boulevard, la forteresse de Wardern, il ne resta plus aux Circassiens d'autre alternative que de se soumettre ou d'émigrer en Turquie. Le plus grand nombre choisit ce dernier parti ; les autres furent transportés sur la Kouban et leur territoire fut donné à des cosaques russes. Leur vainqueur, élevé au grade de général d'infanterie, comblé d'honneurs et de richesses, revint à Tiflis, où il est resté depuis lors attaché au grand-duc Michel, gouverneur du Caucase.

JEVER, ville de l'Allemagne septentrionale, dans le grand-duché d'Oldenbourg, chef-lieu d'une seigneurie de son nom, à 60 kilom. N.-N.-O. d'Oldenbourg, à 10 kilom. de la mer du Nord, près du golfe de la Johde ; 7,000 hab. Industrie et commerce actifs, alimentés principalement par la préparation du tabac, la fabrication du cuir et celle de la bière. L'port de la ville est situé près d'Hooksiel, village de 850 hab., à peu de distance du golfe de la Johde. Il y existe deux chantiers pour la construction des vaisseaux, et il s'y tient des marchés de chevaux fort animés. La ville de Jever est l'une des plus anciennes de la Frise, car sa fondation remonte au VIe siècle. La seigneurie du même nom, subdivision administrative du grand-duché d'Oldenbourg, faisait partie de l'ancienne Frise ; elle échut, en 1633, à la maison d'Anhalt, et passa avec la princesse d'Anhalt, devenue l'impératrice Catherine II, sous la domination de la Russie, qui jouit ainsi d'une voix dans le parlement allemand. En 1807, l'empereur Alexandre Ier troceua ce pays à la Hollande, et, en 1814, il fut attribué à l'Oldenbourg.

JEVON (Thomas), auteur dramatique anglais, qui vivait au XVIIe siècle. Il se fit acteur et composa plusieurs pièces légères, dont l'une, intitulée *The devil of a wife, or a comical transformation* (1686, in-4°), obtint un grand succès.

Je vous aime, proverbe en un acte, par M. Charles Hugo. Un donnée, sans être nouvelle, est ingénieuse. Trois amoureux d'une marquise discutent dans son salon sur les meilleurs moyens d'arriver à son cœur. L'un se prononce pour la déclaration à brûle-pourpoint ; l'autre pour un billet éloquent ; le troisième pour un enlèvement audacieux. Ils veulent éprouver la vertu de ces trois moyens dans la soirée même, et tirent au sort la distribution des rôles. Chacune des trois entreprises échoit au partisan de l'idée contraire : le billet sera écrit par celui qui a la contenance d'un homme effronté ; l'enlèvement sera tenté par le moins hardi, et la déclaration sera faite par celui qui ne comprend pas qu'on puisse dire en face à une femme : Je vous aime. C'est celui qui subit le premier l'épreuve, et tout l'intérêt de la pièce consiste dans les efforts qu'il fait pour accoucher de la fameuse formule. La marquise, informée et piquée du pari, se met à lui couper la parole chaque fois que les trois petits mots, dont il est le prix, font menace de se produire. Mais peu à peu le sentiment l'emporte sur le dépit ; le *Je vous aime* se fait passage et est le bienvenu.

Dans cet essai de marivaudage, il y a beaucoup d'esprit, de grâce et de finesse ; mais l'esprit n'est pas sans recherche, ni la grâce sans affecterie, ni la finesse sans subtilité.

JEVRASCHKA s. m. (jé-vrach-ka). Mamm. Espèce de marmotte qui habite la Sibérie.

— Encycl. Le *jevraschka* ressemble à la marmotte des Alpes, mais en diffère assez néanmoins pour former un type distinct. Elle habite les environs de Iakoutsk, en Sibérie. Cet animal est d'un naturel irascible ; quand on l'irrite, ou même seulement quand on veut le prendre, il mord violemment, en faisant entendre un cri aigu, comme la marmotte ordinaire. Pour manger, il se tient accroupi et comme assis sur son derrière, et porte les aliments à sa bouche avec les pieds de devant. Les *jevraschkas* se recherchent au printemps, et produisent en été ; les portées ordinaires sont de cinq ou six petits. Ces rongeurs se creusent des terriers où ils passent l'hiver, et où la femelle met bas et allaite ses petits.

JEWEL (Jean), prélat et écrivain anglais, né à Buden, comte de Devon, en 1522, mort en 1571. Il s'adonna à l'enseignement lorsque la reine Marie monta sur le trône et voulut rétablir par la force, en Angleterre, la religion catholique. Jewel, qui était protestant, se mêla aux controverses que soutint alors son maître et son ami, Pierre Martyr, se vit contraint de se faire catholique, mais passa bientôt après sur le continent, où il resta protestantisme. De retour en Angleterre après l'avènement d'Elisabeth (1558), il fut nommé, l'année suivante, évêque de Salisbury, se dévoua à l'instruction morale et religieuse du peuple, et fut chargé par la reine de défendre dans des écrits l'organisation de la discipline de l'Eglise anglicane. Parmi ceux qu'il publia à cet effet, on a de lui divers ouvrages dont les principaux sont : *Apologia Ecclesiæ anglicanæ* (Londres, 1562, in-8°), plusieurs fois réimprimée ; *Articles of the apology* (Londres, 1564, in-fol.), ouvrage fort estimé des orthodoxes anglicans ; *Treatise of the Holy Scriptures* (Londres, 1570) ; *Treatise of the sacrament* (Londres, 1583) ; *Sermons* (Londres, 1609, in-fol.).

JEWLASCHEWSKI (Étienne-Iakovlevitch), astronome et géographe russe, né dans le gouvernement de Vladimir en 1734, mort à Saint-Pétersbourg en 1815. Après avoir complété ses études à Berlin, où il suivit les leçons d'Euler, il devint, en 1757, professeur de mathématiques au gymnase de Saint-Pétersbourg, fut adjoint, en 1760, à l'astronome Grischow, et se rendit, en 1761, en Sibérie, pour observer le passage de Vénus devant le disque du soleil. En 1763, Jewlaschewski fut nommé astronome impérial, et, quelques années après, membre de l'Académie des sciences. C'est alors qu'il dressa les premières cartes géographiques exactes qu'ait possédées la Russie. En 1769, il fit à Kola, sur l'océan Arctique, l'observation d'un second passage de Vénus sur le soleil. Il obtint, en 1777, de toutes ses fonctions officielles, pour pouvoir se livrer entièrement à la science. Toutefois, en 1780, il consentit à prendre la direction des études dans un établissement formé par Catherine II pour 200 jeunes Grecs amenés en Russie par les Orloff, puis il se chargea, en 1798 et 1799, d'enseigner l'astronomie aux officiers chargés par le czar de faire des observations et des relevés sur la mer Pohaire et la mer Blanche. Ce savant devint, en 1804, curateur de l'université de Kazan, puis directeur de la dette publique. Jewlaschewski a écrit, en russe, en latin et en français plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Manuel des mathématiques pures et appliquées* (Saint-Pétersbourg, 1760) ; *Calendrier russe* (1761-1794, 30 vol.) ; deux mémoires latins sur la première observation du passage de Vénus : *Brevis expositio observationis transitus Veneris per solem in urbe Selegiusk instituitæ* (Pétropoli, 1762) ; *Investigatio parallaxeos solis et observatio transitus Veneris collecta cum observationibus aliis institutis* (Petropoli, 1764, in-4°) ; *Methodus declinationem acus magneticæ observandi* (1781), etc.

JEWSBURY (Geraldine-Endsor), femme de lettres anglaise, née à Manchester en 1821. Elle est la sœur de mistress Fletcher, qui s'est fait connaître par la publication de quelques romans. Elle a débuté fort jeune dans la carrière littéraire par des compositions qui ont paru dans diverses revues et dans des *Magasines*, et a acquis, comme romancière, une réputation assez grande dans son pays. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Zoe ou l'Histoire de deux vies* (1845, 3 vol), roman plein de passion et de verve ; les *Belles-sœurs* (1848, 3 vol.) ; *Mariamne Withers* (1850), récit dans lequel elle s'est attachée à peindre la vie industrielle ; *Constance Herbert* (1854) ; *l'Enfant adoptif* (1852) ; les *Ennuis de la noblesse* (1856, 3 vol.), etc.

JEYPOOR, ville de l'Indoustan. V. DJEYPOUR.

JÉZABEL, fille d'Ethbaal, roi de Tyr et de Sidon, épouse d'Achab, roi d'Israël (vers 907 av. J.-C.). Elle introduisit dans Israël le culte des divinités de la Phénicie, persécuta les prophètes hébreux, et fit lapider Naboth, qui avait refusé de lui vendre sa vigne. Elle eut de son mari deux fils, Ochosias et Joram, qui regnèrent après Achab, et une fille, Athalie, qui s'efforça d'introduire le culte de Baal dans le royaume de Juda. Jézabel mourut d'une façon tragique. Jéhu, fils de Josaphat, ayant levé l'étendard de la révolte, se sépara du trône d'Israël, examina tout ce qui tenait à la maison d'Achab et fit jeter Jézabel par les fenêtres de son palais. Selon la prédiction d'Elie, son cadavre fut foulé aux pieds par les chevaux, puis dévoré par les chiens.

Racine, dans son chef-d'œuvre d'*Athalie*, a évoqué l'ombre sanglante de Jézabel ; nous avons cité, en rendant compte de cette tragédie, le songe de la fille de Jézabel, une vingtaine de vers les plus beaux, les plus saisissants peut-être qu'aucun poète ait jamais écrits.

JEZD, ville de Perse. V. YEZD.

JÉZIDE adj. m. (jé-zi-de). Hist. relig. Hérétodoxe, dans le langage des musulmans. ‖ On dit aussi JEZIDEEN.

— Substantiv. Non donné aux membres d'une peuplade d'origine kurde, qui a mêlé aux dogmes du christianisme quelques croyances juives et mahométanes, et qui prie Jésus, Marie et Mahomet.

JEZIERNY, dieu des lacs dans la mythologie slave. V. WODAC.

JEZIERSKI (Hyacinthe, comte), homme politique et publiciste polonais, né en 1722, mort en 1805. Après avoir rempli divers emplois publics, il fut membre de toutes les diètes importantes du règne de Stanislas-Auguste, et s'y distingua par ses rares talents d'orateur. Il fut jusqu'à la fin l'un des plus fidèles conseillers du roi Stanislas-Auguste, et, après le dernier partage de la Pologne, se retira dans ses terres, où il ne s'occupa plus que d'économie agricole. On lui doit la fondation de plusieurs villages, l'établissement de fonderies d'acier qu'il fut le premier à introduire en Pologne, ainsi que de nombreux perfectionnements dans les procédés d'exploitation des salines de Lenczyça et des mines de fer de Miedzierze. L'empereur d'Autriche lui donna le titre de comte. Nous citerons parmi ses écrits : *Traites conclus par la Pologne avec les puissances voisines depuis l'année* 1657 (Varsovie, 1789) ; *Idées de Jezierski sur la monarchie à vie et successionnelle*, etc. (Varsovie, 1790) ; *Discours prononcés depuis l'ouverture de la diète jusqu'à ce jour* (Varsovie, 1789), etc.

JEZIERSKI (François), historien polonais, mort vers 1807. Il embrassa la vie monastique, devint abbé et s'adonna à la culture des lettres et de l'histoire. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Des interrègnes et des élections en Pologne depuis Sigismond-Auguste jusqu'à nos jours* (Varsovie, 1790) ; *Catéchisme sur les mystères du gouvernement de Pologne*, trad. de Storne (1790) ; *Observations de Jérôme Rutaviecki, gentilhomme de Lithuanie, sur les rotariers* (1790) ; *Notice sur l'union de la Pologne à la Lithuanie* (1790), etc.

JEZIERSKI (Félix), littérateur polonais, né vers 1815. Il devint, en 1840, professeur au gymnase de Lublin, et passa, en 1862, à l'école supérieure de Varsovie. On a de lui : *Introduction à la connaissance de l'éloquence polonaise* (Varsovie, 1843) ; le *Professeur au point de vue de la morale et de l'instruction* (Varsovie, 1847) ; la *Montagne Blanche* (Varsovie, 1861). Il a, en outre, fourni un grand nombre d'articles, soit traductions, soit travaux originaux, au *Journal hebdomadaire de Saint-Pétersbourg* et à la *Bibliothèque de Varsovie*.

JEZIERSKI (Michel), littérateur polonais contemporain. Il a abordé à peu près tous les genres et a publié : *Poésies* (Wilna, 1827) ; *Julia et Marie*, roman (Wilna, 1843, 2 vol.) ; *Une intrigue de vagabonds*, roman de mœurs (Wilna, 1854) ; *Monsieur le Castellan*, roman historique (Wilna, 1841) ; les *Concurrents* (Wilna, 1855) ; la *Patronne de notre pays*, poème (Odessa, 1855) ; la *Tabatière d'or* ; la *Femme économe* (Kiew, 1857), la *Cabale de la femme de chambre*, comédie en deux actes ; *Caprice et bêtise*, comédie en trois actes (Kiew, 1857), etc. Il a, en outre, collaboré à différents journaux et commence une *Histoire de la littérature polonaise*.

JEZOWSKI (Matthieu), philologue polonais, né en 1796, mort en 1846. Il entra, en 1819, dans la congrégation des piaristes, devint, sept ans plus tard, préfet du couvent de son ordre à Varsovie, et fut envoyé, en 1830, aux frais du gouvernement polonais, à l'étranger pour y étudier les différents systèmes d'enseignement. De retour dans sa patrie, il devint, en 1835, régent du consistoire général de Varsovie. On a de lui : *Grammaire de la langue grecque* (Varsovie, 1828-1830 ; 2 vol. in-8°) ; *De la vie et des écrits de Simon Marycki* (1825) ; *Traité de la langue grecque moderne* (1827).

JEZOW-JEZOIS, ville de la Russie d'Europe, gouvernement de Varsovie, cercle et à 14 kilom. N.-O. de Rawa ; 3,036 hab. Fabrication de draps.

JÉZRAEL, ville de l'ancienne Palestine, dans la tribu d'Issachar, près des monts Gelboé et du ruisseau de Jezrael, petit affluent du Jourdain. Cette ville fut la capitale des Etats d'Achab et de Jézabel, le lieu de la mort de Naboth, et plus tard de celle de Joram et de Jézabel. A partir de ces événements tragiques, cette ville n'est plus mentionnée dans l'histoire. De nos jours, le village de *Zer'ain* s'élève sur l'emplacement de l'antique cité hébraïque. Ce village occupe une hauteur qui se relie aux dernières pentes du mont de Gelboé.

J. H. S. Abréviation des mots latins *Jesus, hominum salvator*, Jésus, sauveur des hommes. ‖ Monogramme du nom de Jésus, qui s'écrit aussi I. H. S. avec le i consonne.

JHARAL s. m. (ja-ral). Mamm. Nom vulgaire d'une espèce de Mouflon.

JHERING (Rodolphe), jurisconsulte allemand, né à Aurich, dans la Frise orientale, en 1818. Il se rendit en 1840 à Berlin, où il suivit les cours de Savigny et de Stahl et se fit recevoir agrégé pour le droit romain en 1843. Depuis lors, il a été nommé professeur adjoint à l'université de Bâle (1845), à celle de Rostock (1846), à Kiel (1849), professeur à Gressen (1852), où il est resté depuis cette époque, enfin conseiller intime de justice. L'ouvrage principale de Jhering est son *Esprit du droit romain* (Leipzig, 1852-1865, vol. I à III), un des livres les plus remarquables qui aient été écrits sur la matière. Nous citerons encore de lui : *Dissertation sur le droit romain* (Leipzig, 1844) ; *Questions de droit civil, sans décisions* (Leipzig, 1847), et une série de dissertations, insérées dans l'*Annuaire de dogmatique du droit prive romain et allemand*, qu'il publie à Iéna depuis 1856, en collaboration avec de Gerber. Il a, en outre, été l'un des plus actifs parmi les fondateurs de la diète des jurisconsultes allemands.

JIGA-GOUNGAR-ZOUNG, ville de l'empire chinois, dans le Thibet, à 90 kilom. S.-O. de Lhassa, sur l'Irraouddy supérieur. La population est estimée à plus de 100,000 hab. C'est la plus grande ville du Thibet.

JIHON, fleuve de l'Asie. V. DJIHOUN.

JIJELLI, ville d'Algérie. V. DJIDJELLI.

JIJONA, ville d'Espagne, prov. et à 24 kilom. N. d'Alicante, ch.-l. de juridiction civile, 4,987 hab. Fabrication de *mazapanes* (nougat) qu'on exporte dans presque toutes les provinces d'Espagne. La ville est bâtie sur la pente d'une montagne que couronne un beau château ; les maisons sont échelonnées en amphithéâtre et les rues très-escarpées. Il s'y récolte un excellent miel, employé surtout à la fabrication des *turrones*, espèces de massepains fort estimés, et dont il se fait une consommation considérable à Madrid pendant les fêtes de Noël.

JIKADZÉ, ville de l'empire chinois, dans le Thibet, près de Lhassa, au S.-E. de la rivière de l'Irraouddy ; 100,000 hab. Cette ville est la capitale du territoire soumis au Bogdo-Lama, qui réside près de la ville, dans le magnifique couvent de Djaspoun-Lamboo.

JILLIFREY, ville de l'Afrique occidentale, dans la Sénégambie, à 2 kilom. N. d'Albreda, sur la Gambie, dans le pays de Bar.

JIMMILAH, ville d'Algérie. V. DJIMILAH.

JIQUITINHONHA, rivière du Brésil, prov. de Minas-Geraes. Elle descend du versant oriental de la serra de Espinhaço, coule au N.-E. et se jette dans l'Araçuady, après un cours de 240 kilom. Les sables de cette rivière contiennent des diamants.

JITE s. f. (ji-te — altér. de *jet*). Bot. Syn. de JET, pousse du bois.

JITO s. m. (ji-to). Bot. Nom donné par les Brésiliens à plusieurs méliacées purgatives, et particulièrement à une plante du genre guarea, employée comme purgatif dans la médecine domestique.

JITOMIR, en polonais *Zytomiersz*, ville de la Russie d'Europe, ch.-l. de la prov. de Volhynie, sur la rive gauche du Teterev, à 1,250 kilom. S.-O. de Saint-Pétersbourg, par 50° 15' de latit. N., et 26° 20' de longit. E. ; 27,500 hab. Evêché grec, evêché catholique, séminaire théologique ; gymnase, bibliothè-